

1^{er} dimanche de Carême C

Le pape François, le dernier jour du Sommet sur la protection des mineurs qui se tint il y a trois ans, disait que, dans les abus, on voyait la main du diable qui n'épargne même pas l'innocence des enfants. Cette référence au diable n'est pas toujours bien perçue. On y voit parfois une référence à un passé moyenâgeux révolu. Un journaliste d'Europe 1 s'étonnait que le Pape recourrait selon lui à des superstitions pour nommer ce qui s'était passé hier ou avant-hier. Ce journaliste et un certain nombre de croyants qui ne sont plus familiarisés avec la thématique du démon, estiment qu'en invoquant le diable on cherche peut-être à réduire la responsabilité des fautifs. Ce n'est pas leur faute, c'est le diable qui les a tentés, et fait chutés. Est-ce le cas ? Non, au contraire. Quand le pape François mentionne le diable, c'est pour rajouter une part de responsabilité dans les crimes commis. Les pécheurs, par leurs actions, par leurs gestes impardonnables ont fait du mal ; mais de plus ils permettent à Satan de rentrer dans la bergerie : c'est le loup dans la bergerie. Le propre du mal, c'est qu'il est toujours diffusif de lui-même, qu'il occupe la place qu'on lui laisse. Il attend qu'on lui ouvre une porte ; et quand il entre par cette porte, il se déchaîne de proche en proche pour détruire bien au-delà de la victime. Cette victime est fortement abîmé par le mal ; mais par la suite le mal atteint les proches, et ainsi de suite. Le mal gangrène pour détruire toujours plus. Le diable est terrible. Il aime détruire, il veut tout contaminer. Il attaque également les fauteurs.

Ainsi l'évocation du diable, loin de minimiser la faute des bourreaux, l'accentue.

On retrouve satan à chaque premier dimanche de carême, dans ces pages de l'Évangile où Jésus lui-même fut tenté. Si Jésus s'est laissé tenter par le diable, c'est que le diable existe.

Le diable en grec c'est *diabolos*, le diviseur, le calomniateur, celui qui jette le chaos, qui crée la confusion. En hébreu c'est *El Chatham*, cela veut dire l'adversaire.

Le propre du diable s'est d'attaquer la confiance. Ainsi, dans le livre de la Genèse, il susurre à l'oreille d'Adam et d'Ève que Dieu n'est pas si bon que cela, que Dieu veut asservir l'homme, qu'il se réserve l'intégralité du pouvoir. « *Méfiez-vous de Dieu, leur dit-il en substance, c'est votre rival !* » Dès lors, la relation entre nos premiers parents et Dieu est abîmée par le diable. Une fois fait ce premier travail, satan s'attaque à Dieu. Il essaie de faire douter Dieu de la probité des hommes. Dans le livre de Job, le diable dit à Dieu : « *Ces hommes que tu as créés t'aiment d'un amour intéressé. Ils viennent à toi parce qu'ils ont des demandes à te faire. Ce n'est pas un véritable amour. Ces hommes ne valent vraiment pas le coup* ». Là aussi le diable attaque la confiance. Lors de la Passion, le diable se déchaîne. Il montre à Jésus la foule qui le met à mort et lui dit : « *Regarde, cela vaut-il le coup ? Tu donnes ta vie pour ces hommes, et ils t'injurient, ils te crucifient* ». C'est bien l'adversaire qui sème le doute, qui sème la zizanie, qui attaque la confiance.

Il faut percevoir sa tactique. L'écrivain anglais CS Lewis, l'auteur de « *Narnia* », a écrit un livre révélateur : « *La tactique du diable, lettre d'un vétéran de la tentation à novice* ». Lewis y montre comment le diable fonctionne. Souvent, l'iconographie diabolique représente le diable comme une figure cauchemardesque. Il a des cornes, les pieds fourchus, il est horrible. En fait, le diable louvoie le plus souvent, il se présente sous une belle apparence, réconfortante. C'est ainsi qu'il piège. Vous connaissez peut-être le film « *La beauté du diable* » un chef d'œuvre de René Clair. Lucifer, le porteur de lumière avant sa chute, le prince des anges, le plus bel ange. Cette beauté trompeuse fascine, trompe son monde. Jésus a bien dit que satan était « *le père du mensonge* » ; « *il ment toujours* » précise-t-il.

On voit dans notre page de l'Évangile qu'il connaît parfaitement la parole de Dieu. Il embobine avec des versets bibliques dont il trafique le sens.

Voyons les trois tentations de Jésus. Elles se situent dans trois lieux d'épiphanie du Seigneur. Dans le livre de l'Exode, chapitre 3 verset 14, la révélation du nom de Dieu se fait au désert. Le diable amène Jésus au désert. Puis il conduit Jésus sur une haute montagne. Là aussi c'est le lieu de la Transfiguration du Christ. La montagne est le lieu où Dieu se révèle. Là où est Dieu, le diable peut y être. Dans un troisième temps, il amène Jésus dans la cité du messie, Jérusalem. Là encore un lieu de manifestation de Dieu. Le diable est vraiment le père du mensonge.

Fabrice Hadjadj, dans son livre « *La foi des démons* », évoque une représentation iconographique qui l'a marqué. Elle se trouve dans la petite ville de Montfort-l'Amaury. On y voit un diable qui a l'allure d'un moine sympathique. Il tient un pain dans la main. On lui donnerait le bon Dieu sans confession. Seuls ses pieds, qui n'ont pas forme humaine. Hadjadj en fait l'analyse : Montfort l'Amaury évoque Simon de Montfort et Arnaud Amaury. Simon de Montfort, on le connaît. Amaury était le Père abbé de Citeaux. Ils conduisirent tous deux la croisade contre les Albigeois. On connaît l'épisode terrible : des soldats demandent au père Abbé de Citeaux comment distinguer un bon catholique d'un Catharre. L'abbé Amaury répond : « *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens* ». À ce niveau, où se situe le diable ? Du côté des Catharres ou du côté du Père Abbé ?

Le diable vient souvent jusqu'à nous sous de beaux atours, sous une apparence apparemment divine. C'est le père de la tromperie.

Le diable pratique aussi l'art d'apparaître sous une apparence banalité.

On a reproché à des évêques de ne pas dénoncer publiquement des maux de la société ou de l'intérieur de l'Église. Qu'aurions-nous fait à leur place ? On se dit que si on fait sortir au grand jour ces choses du passé, c'est rajouter du mal

au mal. Ne valait-il pas mieux laisser le temps faire son ouvrage, éviter les affrontements avec les pouvoirs en place ? C'est la tentation qui susurre : « *Oublie, fais comme cela n'existait pas* ».

Autre tentation subtile : « Fais donc confiance à l'homme. Telle personne a commis des choses terribles, mais elle les regrette, elle s'est peut-être confessé, elle a récité dix « *Je vous salue Marie* ». « *Ne crois-tu en la miséricorde divine ?* » Le diable joue sur nos bons sentiments pour nous faire refuser de voir le mal en face.

La philosophe Anna Arendt développa en son temps la théorie de « *la banalité du mal* » en assistant au procès d'Eichmann, le Nazi organisateur des déportations des Juifs. Le diable prospère dans les rouages administratifs. Elle vit un homme pas fondamentalement mauvais, un fonctionnaire qui souhaitait progresser dans sa carrière, qui avait obéi aux autres sans poser de questions, qui avait refusé de voir le mal. Nous aussi nous refusons parfois de voir le mal dans sa profondeur. On refuse de le voir, parce qu'il est devenu banal. Le diable attaque non par des choses terribles, mais par des faits banals, souvent en se cachant. On connaît le terrible constat de Baudelaire : « *La plus belle astuce du diable, c'est de vous persuader qu'il n'existe pas* ».

Le danger de la fausse miséricorde. Il y a quelques années, il y eut l'année de la miséricorde. La miséricorde, c'est merveilleux. Mais il peut y a une fausse miséricorde qui est une arme du diable. C'est terrible à dire mais c'est vrai. Quand la miséricorde ne va pas de pair avec la justice, ne va pas de pair avec la satisfaction, c'est-à-dire la réparation, la pénitence, c'est une fausse miséricorde. On ne se contente pas de réciter quelques prières et on en parle plus.

Un professeur de droit commentait : « La miséricorde chrétienne est magnifique, mais le danger est de se focaliser sur l'auteur du mal. Il y a dès lors un angle mort qui est la victime. La justice envisage d'abord la victime. La fausse miséricorde passe trop rapidement sur le méfait. On croit à la bonté de l'homme. L'homme est bon certes ; mais il faut voir son péché. On n doit pas se contente

d'estimer qu'il s'est fait avoir par le diable, sans mesurer sa responsabilité. Il y a une conversion à opérer.

Dans la péricope d'aujourd'hui, Jésus révèle notre fragilité. On est fragile dans notre tendance à posséder, à vouloir à dominer, à tenter Dieu. C'est une faiblesse dont il faut prendre acte. La miséricorde n'a de sens que s'il y a une vraie conversion. Jésus Christ, pour nous obtenir la miséricorde, est mort sur le bois de la Croix. La miséricorde a un prix : c'est la souffrance. La vraie miséricorde n'est pas bon marché, on ne l'obtient pas sans véritables regrets, sans véritable contrition, sans véritable réparation, sans véritable pénitence.

Le diable nous cache la vue de notre propre mal et de celui de la société. Il faut apprendre à regarder. Il faut débusquer le diable qui nous fait chuter. Cela permet, dans un deuxième temps de vivre une vraie conversion en Carême, un vrai retournement, une *Metanoia*. Nous avons quarante jours pour nous y aider. Demandons au Seigneur cette endurance pour débusquer et affronter le diable dans notre vie et dans notre monde.